

Une papauté devenue surhumaine

Suite de la première page

Ainsi, à deux reprises en moins d'un mois, le pape a-t-il spectaculairement retourné l'opinion. En septembre, le succès imprévu de sa visite en France était déjà apparu comme une embellie dans un pontificat contesté et déclinant. Le pape ne cesse de s'en féliciter et l'*Osservatore Romano* remplit des colonnes à ce sujet. Aujourd'hui, c'est de la rumeur insidieuse qu'il a triomphé. Amplifié par la « valeur edificatrice de la souffrance » (Vittorio Messori), le culte de sa personnalité – il est décrit comme « le grand homme du vingtième siècle » ou le « dernier leader moral de l'humanité » – risque d'atteindre des sommets inégalés depuis Pie XII, canonisé de son vivant. La presse italienne s'est même interrogée gravement sur le sort des 5 centimètres d'appendice coupés, dont certains voudraient déjà faire une relique.

Jean Paul II a trop bien connu les pièges des régimes totalitaires pour laisser se développer un quelconque phénomène d'idolâtrie. Néanmoins, l'actuelle euphorie ne dispense pas d'une réflexion sur l'avenir. Son entourage et son équipe médicale rappellent que l'hospitalisation du pape, âgé de soixante-seize ans, n'était pas une cure de jouvence. S'il est vrai qu'il n'a pas de cancer, plus personne ne dément qu'il soit atteint d'une maladie neurodégénérative grave (Parkinson). Les médecins affirment même que, s'il a une robuste constitution, il devra se ménager pour poursuivre sa mission. Mais l'en persuader, convient l'un d'entre eux, « sera une tâche bien plus difficile que de l'opérer de l'appendicite ».

Dans quelques jours, il recevra, pour la première fois, Fidel Castro, qui l'invitera à Cuba. Il compte se rendre avant Noël à Sarajevo, ville dont il fait le symbole, depuis 1914, de tous les malheurs du siècle. Quatre autres voyages sont programmés pour 1997 : à Prague, en Pologne, à Paris et au Brésil. Sans oublier la visite qu'il doit faire à Beyrouth, pour présenter les conclusions du synode des évêques du Liban. Nouvel Hercule, Karol Wojtyła entend s'engager enfin dans les travaux préparatoires au jubilé de l'an 2000, qui va devenir la grande affaire de son pontificat.

Sera-t-il physiquement apte à tenir un tel « agenda » ? A répondre aux urgences imposées par la conception universelle de sa mission qu'il défend depuis dix-huit ans ? La papauté n'est pas une fonction à mi-temps et la Curie romaine a déjà tracé une ligne de défense.

Elle rappelle que Roosevelt a gouverné les Etats-Unis de son fauteuil roulant et dans une situation internationale autrement critique. Dans *La Repubblica*, le cardinal Castillo Lara répond à Marco Politi : « Le ministère du pape n'exige pas qu'il prenne chaque jour des décisions importantes. Il n'y a que deux domaines où il ne peut pas déléguer : les nominations d'évêques et les questions de foi. »

Les circonstances n'ont jamais été

aussi favorables pour réfléchir à la surcharge de sa fonction, voire à la réforme d'une papauté devenue « titanique » (Giancarlo Zizola, dans la revue *Actualité religieuse* d'octobre 1996).

Même tempéré par une décentralisation qui, sous le nom de « collégialité », a beaucoup progressé depuis Vatican II (1962-1965), le système monarchique qui gouverne l'Eglise catholique (un milliard de fidèles) conduit à une paralysie, désormais déplorée à haute voix – c'est une nouveauté – par des membres éminents de la hiérarchie. Après le scandale provoqué par l'évêque écossais qui a « plaqué » son diocèse, avec femme et enfant, pour une autre maîtresse, l'archevêque de Westminster (Londres), le cardinal Hume, vient de dire tout haut ce que pensent tout bas un nombre croissant de ses confrères : « Le célibat des prêtres n'est pas une loi divine, mais une loi de l'Eglise qui nous fait perdre d'excellents éléments. »

L'unanimité est forte pour saluer en Jean Paul II l'homme qui a contribué à la déstabilisation du communisme, qui a redonné au catholicisme son identité et son autorité, qui a scellé des liens irréversibles avec les autres confessions chrétiennes et non chrétiennes – on fêtera bientôt le dixième anniversaire de la rencontre d'Assise – et ouvert, par ses multiples voyages, des perspectives missionnaires à un christianisme essoufflé. Mais les langues se délient aussi pour déplorer les blocages de l'institution, l'excès de centralisme, le poids de la Curie, les pannes du dialogue œcuménique (un accord avec les luthériens vient encore d'être repoussé d'un an), la crise des vocations, l'entente difficile avec la culture moderne et la société sécularisée.

DÉBALLAGE OU DÉBAT ?

Quelques « ténors » de l'Eglise viennent de crier danger, comme le cardinal Bernardin, de Chicago (condamné par un cancer) ou le cardinal Arns, de Sao Paulo, figure légendaire de l'Eglise latino-américaine, dont le Vatican a découpé le diocèse pour réduire l'influence, aujourd'hui démissionnaire. Un ancien président de l'épiscopat américain, Mgr John Quinn, vient de publier un memorandum pour une réforme de la Curie romaine et de la papauté. Il y souhaite un nouveau concile à l'aube du troisième millénaire, en vue d'assurer l'« unité » et une plus grande « efficacité ». Le pape a certes convoqué pour la fin du siècle des synodes continentaux d'évêques, mais chacun connaît les limites de ce type de concertation où Rome a toujours le dernier mot.

Déballage ou débat ? Il faudrait être sourd pour ne pas s'interroger sur le devenir d'une Eglise que désertent et contestent nombre de fidèles dans ses fiefs d'Europe ou d'Amérique, qui est concurrencée dans le tiers-monde par la prolifération des sectes et des syncrétismes, qui demeure la religion de l'étranger dans l'océan des sages asiatiques et peine à décoller en Afrique. Le catholicisme ne peut plus éviter de s'interroger sur la tâche du pape, devenue surhumaine, sur sa place dans le monde, ses modes de présence et de gouvernement.

Henri Tincq